

SIBEL

De Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti

Télérama



**L'émancipation d'une jeune muette face à l'intolérance de son village isolé.
L'actrice Damla Sönmez, déjà star en Turquie, illumine ce conte politique.**

Premier plan sur ses yeux si verts, si ouverts, en alerte : une jeune femme guette dans la forêt avec son fusil, puis se met à courir à perdre haleine jusqu'à une cabane, où elle dispose des entrailles animales dans une fosse. Sibel semble préparer un piège (pour qui, pourquoi ?), puis elle retourne travailler dans les champs, parmi d'autres femmes aux foulards bigarrés, qui sifflent pour se donner des nouvelles d'une plantation à l'autre, car « ici ça ne capte pas » ... A Kuşköy, un petit village turc perdu dans une vallée proche de la mer Noire, tout le monde « parle » une langue sifflée inventée il y a des siècles pour s'entendre par-delà les reliefs. Pas d'autre choix que ce langage volatile, en revanche, pour la si belle Sibel, puisqu'elle est muette. La fière aînée du maire, rejetée en raison de son handicap, cherche à s'intégrer en tuant un loup, qui hante les villageois. Mais, un jour, c'est un homme traqué, blessé, qu'elle rencontre, sauve et cache. Car Sibel ne craint pas non plus ce « loup »-là...

Quel film captivant ! Venu du documentaire, le couple franco-turc Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti a su impliquer la population dans un conte forestier qui prend, de plus en plus violemment, les contours d'un suspense politique sur le courage obstiné d'une jeune femme, et son émancipation — sociale, sexuelle — dans une société patriarcale. Où la toxicité suprême est de rendre les femmes agressives entre elles, tant elles sont déchirées entre la fierté d'être données en mariage et leur instinct caché d'indépendance.

Le mouvement du film est constant : les réalisateurs s'arriment à leur héroïne, quand elle rejoint l'homme, le déserteur, dans cette forêt qu'elle connaît comme sa poche. Ou lorsqu'elle marche, le menton insolent levé, dans les rues du village, où tout le monde chuchote sur son passage. Jusqu'à la maison familiale, où elle remplit les tâches domestiques pour son père, veuf et écartelé entre son statut traditionnel et son amour filial — cette figure masculine, naturellement libérale, est magnifique. Cœur haletant d'une mise en scène où la nature et les couleurs éclatent de toutes parts, Sibel avance, le visage tour à tour terreux et barré de rouge à lèvres hâtivement effacé, qui laisse sur sa joue comme une peinture de guerre. **Dans le rôle, Damla Sönmez, qui a mis six mois à apprendre la langue sifflée, est renversante : la plus belle des héroïnes pour faire entendre, très loin, le mot « liberté ».**

SIBEL

De Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti



**Un très beau portrait de femme,
sur l'émancipation et l'acceptation de la différence.**

Au départ, il y a eu *Les Langages de l'humanité*, un livre de 2000 pages. En découvrant un paragraphe sur le village de Kuşkøy, dans le nord-est de la Turquie, où les habitants parlent une langue sifflée, le couple de réalisateurs Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti décide d'en faire une fiction. Après *Noor*, périple d'un transgenre pakistanais, et *Ningen* sur l'univers entrepreneurial japonais, *Sibel*, récompensé avec trois prix à Locarno, s'inscrit dans leur approche quasi documentaire du cinéma.

Fusil à l'épaule, la jeune Sibel parcourt la forêt sans relâche à la recherche d'un loup qui terrorise le village. L'enfant sauvage est muette et communique grâce à la langue sifflée ancestrale de la région. Fille du chef du village, qui l'a élevée seule avec sa petite sœur, elle est rejetée par les habitants à cause de son handicap et passe ses journées dans les montagnes. Une rencontre inattendue avec un fugitif blessé va rompre sa routine.

Dès la première scène, son regard perce l'écran. **Damla Sönmez dans le rôle de Sibel est envoûtante.** La détresse, la rage, l'amour, tout passe par le visage et les yeux émeraude de la comédienne de 31 ans. L'actrice turque a passé plusieurs semaines dans le village de Kuşkøy pour s'imprégner du lieu et apprendre la langue sifflée (tous les dialogues sifflés sont authentiques).

Pas de bande musicale, seule la mélodie des sifflements résonne dans les montagnes. Troublant au départ, le langage devient naturel. On finit par oublier le handicap de Sibel. Alternant caméra à l'épaule et plan-séquence, Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti livrent ici un très beau portrait de femme, sur l'émancipation et l'acceptation de la différence. **Si belle Sibel, muette et fière.**

Michaël Naulin

SIBEL

De Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti



Une subtile fable féministe.

Le couple franco-turc formé par Guillaume Giovanetti et Çağla Zencirci réalise avec *Sibel* son troisième film après *Noor* (2012), sur une communauté transgenre pakistanaise, et *Ningen* (2013), sur la société entrepreneuriale japonaise. Leur mode opératoire n'a pas changé. Au gré de leur voyage, le couple commence par s'imprégner de l'identité culturelle d'un groupe social, ici les habitants d'un village turc perdu dans les montagnes qui surplombent la mer Noire et ayant la particularité de communiquer via une ancestrale langue sifflée. Dans cette approche documentaire est ensuite incubée une fiction.

Sibel (incarnée par Damla Sönmez, révélation du film) est une jeune femme muette (mais sachant siffler). Sa communauté la rejette à cause de son handicap et de son comportement d'amazone, plus désireuse de rôder en forêt que de se trouver un mari. C'est pourtant là qu'elle capture un jour un fuyard qu'elle protégera de la traque menée contre lui. Si le couple de réalisateurs délaïsse ici l'emploi de comédiens exclusivement non professionnels pour un casting mélangeant authentiques villageois et acteurs de métier, leur ethnofiction reste d'une finesse et d'une précision *in situ* impressionnantes. **C'est justement dans le maillage entre réalité et fiction que réside le délicat sortilège d'envoûtement du film.**

Le personnage de *Sibel* est ce corps imaginaire qui vient dérégler le réel. Sauvageonne rebelle dans un monde patriarcal et actrice professionnelle entourée de « vraies gens », elle porte en elle un impérieux (et double) désir de fiction. Désir de fiction politique d'abord, d'utopie féministe. Comme le *Mustang* (2015) de Deniz Gamze Ergüven, *Sibel* bat en brèche l'ostracisme qu'une communauté traditionaliste exerce sur les jeunes femmes. Ces deux films d'émancipation partagent certains motifs : la maison familiale comme prison, la nature comme refuge. Désir de transformation de la fiction en mythe ensuite.

Sibel regorge d'éléments propres au conte, particulièrement celui du *Petit Chaperon rouge* : la grand-mère vivant au fond des bois, le grand méchant loup, le chasseur et la fille encapuchonnée. Le film s'amuse à intervertir les rôles au fil du récit. Ainsi *Sibel* est tour à tour chasserresse et chassée, menacée par le loup (qui renvoie aussi bien à l'animal qu'au fugitif traqué) ou acquise à sa cause. **Partant d'un fascinant particularisme ethnologique pour aboutir à une subtile fable d'affranchissement, *Sibel* tient son pari d'équilibriste entre fiction et documentaire avec une maîtrise, une harmonie et une grâce prodigieuses.**

SIBEL

De Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti



Les genres de la fable engagée, du documentaire, du récit psychologique et du conte poétique vous paraissent inconciliables ? C'est pourtant le tour de force réussi par *Sibel*, troisième long-métrage de Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti.

Le projet est né d'observations réelles qu'ils ont faites lors d'un voyage dans le village de Kuşkøy, dans les montagnes qui bordent la mer Noire. On y communique encore aujourd'hui à distance grâce à une langue sifflée ancestrale, plus efficace que les télécommunications modernes pour vaincre le relief et cinématographiquement très surprenante. Les deux réalisateurs y ont rencontré une jeune femme muette qui leur a inspiré le personnage de Sibel. Mais celui-ci a ensuite été écrit pour être confié à une actrice professionnelle, Damla Sönmez, que sa beauté échevelée au regard clair inscrit dans une lignée d'images, à laquelle appartient sans aucun doute la Manon des sources d'Emmanuelle Béart. Esthétiquement mais aussi poétiquement, le mutisme farouche de Sibel l'apparente au mystère jamais élucidé de l'enfant sauvage, de Kaspar Hauser, de tous ces marginaux fascinants qui interrogent notre regard. Sibel est traitée en paria par les villageoises, qui redoutent que la « muette » ne les contamine – ou, pire encore, qu'elle ne leur porte malheur dans leurs affaires matrimoniales. Car celles-ci sont la principale préoccupation des femmes.

Sibel rêverait d'entrer dans la ronde, mais la communauté a exclu d'office la possibilité, pour elle, d'un mariage. Quand les autres femmes se retirent dans des pièces aux allures de gynécée, Sibel a le loisir d'explorer les montagnes avoisinantes avant de rejoindre sa cabane au fond des bois. Le rejet qu'elle suscite est douloureux, certes, mais il lui permet aussi de jouir d'une liberté que les autres n'ont pas. Il lui ouvre des lignes de fuite et un espace de contestation de l'ordre établi. Bandana rouge autour du cou, fusil de chasse au flanc, Sibel cherche à tuer un loup qui terrorise le village depuis des décennies pour gagner l'estime des villageois. Elle pourrait prendre ainsi pour un temps les allures du héros légendaire, de l'étranger libérateur d'une communauté. Mais, en guise de loup ou de sphynx, elle rencontre Ali, un déserteur qui, comme elle, a trouvé refuge dans les bois. Toujours est-il que ce sera là le véritable exploit de Sibel. Elle sera celle qui, contrairement aux autres femmes, a vu le véritable loup, celui de la liberté.

Par bien des aspects, *Sibel* relève du conte dont il reprend les lieux communs et archétypes. La très grande réussite du film est de faire exister des personnages complexes au sein d'une telle configuration narrative. La figure du père, Emin, est ainsi dessinée avec beaucoup de subtilité. Epicier et maire du village, il est veuf. Il semble ne rien demander de plus que de vivre tranquillement entre ses deux filles. Pour Sibel, il éprouve une affectueuse compréhension. Il la laisse courir dans la nature, cheveux au vent et fusil en bandoulière. Mieux : ce fusil, il lui a offert pour lui apprendre à chasser. Est-ce là une paternité qui, dans un petit village de tradition musulmane, serait moderne sans le savoir, ou moderne malgré elle, ou moderne malgré tout ? Ce personnage donne du patriarcat une image plus nuancée que ne le faisait un film comme *Mustang*, autre récit d'émancipation de cinq sœurs ayant été élevées dans un petit village turc. ***Sibel* propose une réflexion plus originale, qui tient à une subtile dialectique de l'ouverture et de l'enfermement, tant sur le plan esthétique que sur le plan narratif.**

SIBEL

De Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti

PREMIERE



**Un sublime portrait de femme, tout en nuances,
porté par une actrice incandescente, Damla Sönmez.**

Un regard perçant qui vous happe pour ne plus vous lâcher et un visage pur traversé par une multitude d'émotions puissamment violentes. Tel est Sibel, l'héroïne de ce troisième film du couple franco-turc Çağla Zencirci-Guillaume Giovanetti (*Noor*). Une jeune femme muette de 25 ans qui ne communique que via la langue sifflée ancestrale du village turc où elle vit avec son père et sa sœur, mais rejetée par les autres à cause de son handicap.

Un personnage solitaire mais jamais victime ou victimisée dans cette région où les femmes vivent pourtant sous la domination jamais contestée des hommes. Sibel va être le grain de sable qui va gripper la machine.

Traquant un loup supposé rôder dans la forêt voisine (mais inventé par les hommes pour maintenir encore plus les femmes dans un état de confinement), elle va croiser un fugitif dont le regard va la révéler à elle-même. Elle qu'on cache va devenir source de désir interdit et dangereux. Interdit, car dans ce coin du monde, le statut marital (même forcé) l'emporte sur le reste. Dangereux, car elle ne sait rien de cet homme vu par le village comme un terroriste.

***Sibel* raconte brillamment comment, en découvrant sa féminité, cette femme va révolutionner, non sans douleur, l'ordre des choses dans sa communauté.** Les réalisateurs racontent cette naissance/renaissance en allant bien au-delà des notions de bien et de mal. En préférant l'horizon, même faiblement lumineux, à la noirceur étouffante du quotidien. Un beau portrait de femme, interprété par une très grande actrice.

Thierry Chèze